

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 12

Artikel: La lettre protectrice
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne où son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

DICKENS A LAUSANNE

I

L'ANGLETERRE a célébré, le mois passé (7 février), le centième anniversaire de son immortel romancier, Charles Dickens. Il n'est pas trop tard cependant pour rappeler le séjour que fit à Lausanne l'auteur de *Nicolas Nickleby*, de *David Copperfield*, de *Martin Chuzzlewit* et de bien d'autres œuvres qui ont charmé et charment encore des milliers de lecteurs dans le monde entier.

Dickens fit trois voyages en Suisse. La première fois, venant d'Italie par le Simplon, en 1844, il s'arrêta un jour à Fribourg. Il visita la pittoresque cité, regrette de ne pouvoir entendre les orgues et vante l'auberge où, à son petit déjeuner, on lui servit un miel exquis avec un morceau de beurre « gros comme un coussin de sopha ».

Deux ans plus tard, ayant parcouru la vallée du Rhin, passé à Bâle et à Neuchâtel, il arriva à Lausanne par une belle journée d'été. Trois voitures l'amenaient, lui et sa famille. C'était le 11 juin 1846. Le lieu lui plut, si bien qu'il y demeura six mois. De l'hôtel Gibbon, où il était descendu, il se mit en quête d'une villa. L'Élysée, au bord du lac, le tenta un moment. On lui demandait 4000 francs de loyer pour une année. Il choisit finalement Rosemont, sur la route d'Ouchy. C'est « un vrai nid de pouponnées », écrit-il. « La situation en est superbe, sur une colline au-dessus du lac, à dix minutes de l'hôtel. Bien que modeste, comme toutes les maisons d'ici, elle est mieux fournie que d'autres, l'Élysée excepté, ayant été bâtie et meublée par le propriétaire et son épouse, pour eux-mêmes. Ils demeurent à présent dans une maison plus petite, semblable à une loge de portier, en-deçà de la grille. Un lot de terrain est loué à un fermier logé tout près, de sorte que nous ne serons pas isolés... Mon cabinet de travail est en haut; deux croisées à la française ouvrant sur un balcon offrent une belle vue sur le lac et les montagnes. Il y a encore un pavillon au jardin, avec deux chambres, dans lesquelles vous travailleriez (Dickens écrit à son ami Forster) quand vous arriverez. Quand aux boudoirs pour lire et fumer, il y en a partout, et les boudoirs de Rosemont sont charmants. L'un des salons est meublé en velours rouge, l'autre en velours vert; dans les deux, il y a tout plein de glaces et de jolis rideaux de mousseline blanche. Quand il fait froid, on recouvre d'un tapis le plus grand salon. »

Le loyer est de 250 francs par mois pour six mois, de 200 francs pour les six mois suivants.

Dickens est enchanté du paysage : « La contrée est tout à fait délicieuse, verte et riche en arbres comme l'Angleterre, pleine de profonds vallons et éclatante de toute sorte de fleurs. Les oiseaux chanteurs y abondent. Le reflet de la lune sur le Léman est splendide. Des montagnes prodigieuses s'élèvent de l'autre côté du lac dans leur effrayante grandeur. (L'imagination de l'auteur lui fait voir le Mont-Blanc, le

Simplon et même le Saint-Gothard !) Le pays est fort bien cultivé. Il y a toute sorte de promenades, des vignes, de frais sentiers, des champs de blé, des prairies pleines de foin. La propriété générale est aussi remarquable qu'en Angleterre. Pas de prêtres ni de moines dans les rues, et le peuple semble industrieux et prospère. Je ne vis jamais autant de librairies que dans les rues si escarpées de Lausanne. »

« Il y a ici quelques églises servant actuellement de dépôts de marchandises avec des grues et des poulies émergeant des tours, des hangars établis dans des cryptes, ce qui produit un air de délabrement. D'un autre côté, se trouve une place où sont exposés toutes sortes de livres français et de publications provenant d'Outre-Jura. Il n'y a qu'une seule église catholique, destinée aux Savoyards et aux Piémontais arrivant ici pour leur commerce. »

Dickens noua bientôt des relations, de solides amitiés même, avec des membres de la colonie anglaise et avec quelques Lausannois. Il avait fait d'emblée la connaissance du philanthrope Haldimand, originaire d'Yverdon, ancien membre du Parlement britannique. Haldimand habitait alors sa belle campagne du Denantou. « Son caractère et sa position sociale en avaient fait le souverain de la place », dit le romancier.

Au nombre des autres personnes qui devinrent ses amis, citons M. et Mme de Cerjat et le docteur Verdeil, médecin des prisons et vice-président du conseil de santé.

Dickens visita à plus d'une reprise, en compagnie de Haldimand, l'Asile des aveugles, fondé par ce dernier. Il parle d'un pauvre jeune homme, à la fois aveugle, sourd et muet, qui, à force de soins, était devenu un vannier habile et qui finit même par apprendre à s'exprimer intelligiblement. Chaque fois qu'il se rendait à l'Asile, Dickens allait voir cet infirme. Il lui offrait de quoi fumer et il l'entendait bégayer avec joie, un grand nombre de fois : « Monsieur Dickens m'a donné des cigares ! »

Au rebours de son compatriote Gibbon, qui n'admirait le paysage qu'à travers les fenêtres de son appartement de la Grotte, Dicke s'parcourait les environs en tous sens, faisant chaque jour des promenades à pied de trois et quatre heures. Il aimait à voir de près les vigneron et les agriculteurs. Jamais il ne rencontrait homme, femme ou enfant, sans en être salué. « C'est le plus aimable peuple, dit-il. Ils n'ont pas la grâce des Italiens, ni les manières agréables des meilleurs représentants de la population agricole de France ; mais ils sont admirablement bien élevés (les écoles de ce canton sont extrêmement bonnes), et toujours prêts à donner une réponse courtoise et plaisante. Nous avons ici un cuisinier et un cocher, pris au hasard parmi le peuple de la ville, et jamais je ne vis de domestiques plus obligeants et plus dévoués ; et pour la propriété, l'ordre et la ponctualité, ils sont sans rivaux. »

Une fête champêtre a lieu un dimanche au Signal de Sauvabelin. « Il y avait, écrit Dickens, des hangars où l'on offrait à manger et à boire,

où l'on vendait des joujoux et des bibelots. Au milieu de la place, on dansait sans interruption des valses et des polkas. Un grand manège de chevaux de bois faisait tourner les enfants. Des tables de jeux de hasard étaient dressées sous les arbres. Dans l'un des hangars, une vingtaine de paysans allemands chantaient des airs à boire nationaux, marquant la mesure en choquant leurs verres. Au bas de la colline, d'autres paysans tiraien sur des cibles fixées de l'autre côté d'un profond ravin, à une distance de 600 à 900 pieds anglais. Il était effrayant de voir leur adresse. »

« La passion des Suisses pour la poudre à canon est fort drôle. Un mariage fut célébré dans une ferme. Pendant trois jours, le fermier, au milieu de ses travaux ordinaires, sortait d'une petite porte près de mes fenêtres, à peu près à chaque heure, et lâchait un coup de fusil. Je supposais qu'il tirait sur des rats qui ravaient sa vigne, mais il ne faisait cela que pour le plaisir que lui procurent les noces. Les nuits suivantes, lui et un petit cercle d'amis firent partir leurs fusils sous la chambre nuptiale. »

« Ici, la fiancée est toujours vêtue de soie noire. Celle de notre ferme ne porta que du mérimois noir, faisant observer à sa mère qui a 82 ans et travaille encore : « Vous savez, mère, que j'aurai bientôt besoin de deuil pour vous : la même robe servira donc pour les deux occasions. (La fin au prochain numéro.)

La lettre protectrice. — Mme B.... suit un traitement dans une ville d'eau. Elle y est seule de sa famille.

Son éloignement lui pèse bien un peu, mais elle a dû s'incliner devant un arrêt de son médecin.

Elle a du reste trouvé de la société en la personne d'une vieille amie, belle-mère comme elle et seule comme elle également.

L'amie se plaint amèrement de rester parfois de longues périodes sans nouvelles de ses enfants.

— Que ne faites-vous comme moi, conseille Mme B.... Moi aussi j'étais un peu négligée par les miens. Aussi ai-je écrit à ma fille que si je ne recevais pas tous les jours une lettre, je rentrerais immédiatement à Paris.

— Et cela vous a-t-il réussi ? questionne l'amie. Recevez-vous tous les jours une lettre de votre fille ?

— De ma fille, non, mais j'en reçois deux par jour de mon gendre.

Entre femmes. — Une reine célèbre demandait à l'un de ses conseillers :

— Dites-moi, comte, comment pourrais-je découvrir les secrets de la princesse de ... ?

— Rien n'est plus facile. Votre Majesté n'a qu'à mettre la princesse en colère et à garder, elle, tout son calme. Votre Majesté saura bien-tôt tout ce qu'elle veut savoir.